

s'était-il passé à bord du *Souverain* ? Quelle fut la mentalité qui dicta la réserve du Maréchal. Ce fut un mystère. Il était bien naturel que Bazaine, en un pareil moment, tint à cœur de recevoir les instructions ou dispositions de son gouvernement qui ignorait son départ, le jour où le courrier avait quitté la France. L'opération matérielle, dans la circonstance où la rencontre du paquebot se produisait, était d'une exécution prompte et facile.

Cependant on ne fit rien, et nos deux vaisseaux poursuivirent leur marche vers la haute mer. Nous pûmes constater promptement et avec inquiétude, à bord du *Castiglione*, un des meilleurs marcheurs de son type de vaisseau mixte, que l'obligation de convoier le *Souverain* allongeait d'une façon déplorable la durée de notre traversée, car notre compagnon de route, malgré son imposante majesté, peut-être même à cause d'elle, passait dans la marine pour un « sabot » à marche lente. Heureusement, vers le soir, alors que nous étions sortis des eaux mexicaines et devenus invisibles pour la côte, le *Souverain* signala au *Castiglione* « liberté de manœuvre » pour rentrer en France. Ce fut à bord une joie intense. A l'instar d'un cavalier bien monté, le commandant « rendit la main » et le vaisseau prit son allure normale. En s'éloignant du Maréchal, il salua son pavillon. La nuit vint et nous ne vîmes plus le *Souverain*.

## CHAPITRE XXII

### DE VERA-CRUZ A TOULON

---

Traversée. — Passage du canal de la Floride. — Panne dans le Pot-au-noir. — Vache et requins. — Ouragan du 29 mars. — Accidents et blessures. — Scorbut. — Relâche aux Açores. — Quarantaine. — Départ pour l'Europe. — Trafalgar. — Gibraltar. — Arrivée à Toulon, 25 avril.

Six jours après le départ de Vera-Cruz, nous sortions du golfe du Mexique en pénétrant dans le canal de la Floride, entre la pointe sud du continent nord-américain et l'île de Cuba dont nous apercevions la silhouette vaporeuse. Engagés dans le long couloir maritime que parcourt le rapide courant du gulf-stream et naviguant en son milieu, nous ne pouvions découvrir les terres basses qui forment les rivages américains de ce grand fleuve océanique. Le *Castiglione* naviguait sans voiles et, bien que le vent fût défavorable, nous marchions à une allure convenable. Mais, une fois sortis du canal, et marchant dans le nord-est pour nous éloigner de la terre, notre vitesse se ralentit désespérément, si bien que quelques jours après elle devint nulle et le 23 mars, nous restions immobiles, en panne complète, sur une mer inerte. Nous étions entrés dans ce que les navigateurs appellent le « pot au noir », sans doute parce que lorsqu'on s'y trouve paralysé, on y « broie du noir ». Géographiquement, cette région maritime fait partie de la mer des Sargasses. Les calmes atmosphériques y règnent fréquemment et c'est là que les cyclones de l'hémisphère nord de l'Atlantique prennent naissance. Ces météores sortent, en effet, de ces parages

et, prenant leur course folle et dévastatrice vers le nord-est, ils traversent l'Océan pour venir s'abattre sur le nord de l'Europe et finir dans la Russie septentrionale.

Pendant les périodes de calme, l'atmosphère est lourde, la chaleur accablante. Il nous fallut rester plusieurs jours dans un état d'immobilité complète, flottant sur la même eau où restaient tous les débris expulsés du navire. D'autre part, une circonstance spéciale justifiait peut-être encore la qualification de pot au noir : c'est la présence dans cette mer de requins en immense quantité. Après quelques heures de stationnement ces horribles bêtes foisonnaient autour de nous, flairant sans doute le garde-manger de chair humaine dont ils sont très friands, ce qui d'ailleurs était flatteur pour nous, sinon rassurant. C'était un fort vilain spectacle que d'observer les évolutions attentives de ces monstres qui nous regardaient avec des yeux dévorants et circulaient autour du vaisseau pour happer tout ce qui pourrait tomber à la mer. Ils eurent, du reste, le lendemain, une proie plantureuse. Une vache étant crevée à bord, fut jetée à l'eau, mais resta flottant près de la muraille du bâtiment. Alors les requins accoururent pour se disputer cet immense régal qui doit entrer rarement dans le menu de leurs repas. La curée fut longue et mouvementée, malgré la voracité des convives, mais en raison du grand nombre qui se disputait les bons morceaux, sans que pourtant nous ayions remarqué que ces rivalités aient engendré entre eux des combats singuliers. Les quatre membres de la bête furent tout d'abord dévorés successivement et par fractions, puis ce fut le tour de la tête. Mais l'opération fut plus difficile, car les cornes firent une résistance désespérée. Elles y passèrent, cependant, puis le cou qui fit plusieurs heureux; enfin la queue disparut aussi, mais ce fut long car elle était difficile à saisir. Il ne restait que le corps; celui-ci, gonflé comme un ballon, flottait en partie hors de l'eau. A ce moment, l'horreur du festin tourna au comique. En effet, en raison de la disposition de la mâchoire des squales, qui est placée en dessous et en arrière d'un vo-

lumineux groin servant de museau, les requins avaient beau se retourner, conformément aux prescriptions de la nature qui les créa, ouvrir un immense gouffre aux bords hérissés de triples rangées de dents articulées, cet arsenal âpre à la curée restait pourtant impuissant. Lorsque le requin s'élançait pour happer une énorme tranche de rosbif, son groin heurtait la boule ronde de la vache qu'il repoussait, lui faisant exécuter une horrible gymnastique en partie souvent hors de l'eau. Lorsque parfois cette malheureuse proie était ainsi l'objet des attaques simultanées de plusieurs requins, cet assaut gastronomique des gloutons marins faisait naturellement la joie de tout le monde à bord, à l'exception cependant des matelots pêcheurs, la présence des requins éloignant tout autre espèce de poissons, ce qui les privait du plaisir et du profit des pêches miraculeuses qu'ils auraient faites grâce au calme de la mer et à l'immobilité du bâtiment.

Cependant, malgré ces intermèdes panachés « vache mexicaine et requins américains » joués pendant l'entr'acte de la navigation, que certains mauvais esprits ont considéré comme un pronostic épilogique de la question mexicaine, la stagnation prolongée sur la surface de la mer infinie commençait à devenir monotone. On se demandait avec anxiété si notre immobilité allait durer longtemps encore, car nous touchions au quatrième jour de panne. On se demandait surtout à quoi pouvait bien servir la machine à vapeur que le *Castiglione* cachait dans ses flancs, si ce n'était pas pour sortir d'une pareille impasse, et aller chercher ailleurs le vent qui ne venait pas à nous ! « Et le charbon, grand Dieu ! vous n'y pensez pas » répondait le ministre de la Marine, car, à cette époque, on se préoccupait des économies.

Hélas ! nous demandions du vent, et bientôt on nous donna la tempête ! Au soir du quatrième jour, une brise folle, un souffle, fit frissonner notre pavillon, puis nos voiles flasques parurent s'ébranler, le vaisseau semblait s'éveiller. Alors, un vent du sud le poussa vers le nord et, fraîchissant chaque jour, il fallut diminuer la voilure, la mer devenant dure. En-

fin, le soir du 28 mars, la brise passant à l'ouest avec violence, on dut serrer toutes les voiles supérieures. La nuit fut mauvaise, le baromètre s'effondrait et, au matin c'était un ouragan, le cyclone classique de ces parages, en marche pour l'Europe. Le commandant ordonna de suspendre les chevaux et j'allai surveiller l'opération, assez difficile du reste, car le vaisseau était secoué de façon désordonnée. Puis, je revins m'installer dans le salon du commandant où j'avais laissé ma femme lisant sur un caisson-canapé. J'en fis autant, mais un épouvantable coup de mer imprima un roulis brusque, qui lança ma femme au milieu du salon. Instinctivement, plutôt bêtement, je me levai pour la secourir. Mal m'en prit. Entraîné moi-même, je fus projeté avec violence contre la muraille opposée. Le choc fut terrible et les moulures artistiques (?) des boiseries mirent leur empreinte sur toutes les parties saillantes de mon visage. Ma femme, glissant sur le sol, en fut quitte pour une syncope passagère, mais j'étais en piteux état, avec des avaries nombreuses et variées. Menton ouvert, déchiré, mâchoire ébranlée, lèvre coupée, nez et front mis à mal, une vraie mascarade ! Enfin, mes deux poignets foulés, pour avoir amorti le choc, bien qu'ils fussent solides. Je devenais pour le médecin du bord un client difficile à raccommoder, d'autant que si, à terre, les opérations chirurgicales sont délicates, sur mer elles sont pénibles et fort désagréables, pour ledit client.

Il fallut plusieurs matelots pour tenir immobiles le patient et l'opérateur, qui mit près d'une heure à réparer le désordre de mes tissus déchirés et récalcitrants. Enfin, quand je fus remis en point, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en contemplant ma tête ficelée comme celle d'une momie. Tout le monde en riait ! Ce qui me consola et me procura un bonheur relatif, ce fut la déclaration d'Esculape m'assurant que, sans l'effort sous lequel avaient succombé mes poignets, j'étais tué net ; je devais donc reconnaître que j'avais une chance de première classe. D'ailleurs, dans ma mésaventure, et en dehors des souvenirs cuisants qui m'en restaient, ce

qui me préoccupait surtout étaient les conséquences, car, après tout, ma femme ne pouvait m'en vouloir de posséder une tête avariée, puisque c'est en volant à son secours que je m'étais mis en si piteux état. Cependant j'aurais préféré être balaféré par un joli coup de sabre.

Quoi qu'il pût advenir, le présent était lamentable, surtout en raison de l'inertie de mes poignets, car on dut m'attacher sur un caisson pour résister au roulis, ce qui faillit m'occasionner une deuxième catastrophe, en me faisant massacrer par la bibliothèque du salon du commandant. Ce meuble, arraché de la muraille, bondissait à travers la pièce, au gré des coups de roulis, brisant tout sur sa route, et détachant en outre ses volumes en guise de projectiles secondaires. Il fallut, une escouade de matelots pour maîtriser ce monstre déchaîné. Etre assommé par une bibliothèque eût été un record peu flatteur pour la littérature et surtout pour moi !

Pendant deux jours, le chambardement fut général à bord ; tout l'équipage resta à ses postes, l'officier de quart amarré, les soldats passagers secoués dans les batteries comme des noix dans un sac, un matelot une jambe cassée, etc... mais le *Castiglione*, dont le commandant n'avait même pas calé les mâts de perroquet, luttait contre les fureurs déchaînées du cyclone et de la mer avec une maestria impressionnante. Ce drame maritime se déroulait entre le cap Hatteras et les Bermudes, parages les plus redoutables de l'Atlantique. Puis les vents et les flots reprirent des façons plus convenables, permettant de vivre plus à l'aise, et la traversée suivit son cours normal et régulier, mais avec une sage lenteur de huit ou dix nœuds, car on avait consommé tant de vent qu'il semblait n'en plus rester sur l'Océan.

Enfin, après douze jours de cette allure des galères antiques, nous n'étions pas encore arrivés à la hauteur des Açores et nous étions en mer depuis un mois. Les vivres frais s'épuisaient, on était réduit aux conserves et aux salaisons. Soudain un passager inattendu monta à bord. C'était le scorbut, qui s'attaquait promptement à un grand nombre

de soldats et de matelots. Alors la docte faculté s'émut et fit des observations au commandant, lui demandant de relâcher aux Açores dont nous n'étions qu'à une journée de marche. Sur ces instances le *Castiglione* changea sa route et ses feux furent allumés.

Le lendemain, au jour, grimant sur le pont, j'eus la joie de contempler un spectacle qualifiable d'enchantement après un mois de séjour en mer. A petite distance s'élevait sur les flots une large terre basse sur laquelle planait un immense bandeau de nuages peu élevés d'où surgissait une haute et épaisse montagne en tronc de cône volcanique à large base et au sommet couvert de neige. C'était l'île del Pico. A gauche, plus loin, apparaissait l'île de Fayal où se trouve la capitale de l'Archipel, petit port situé dans le chenal qui sépare cette île de celle del Pico. C'est là que, dans l'après-midi, mouillait le *Castiglione*, à l'entrée du port où se trouvait en station un brick de guerre portugais. On salua la terre, qui rendit la politesse.

Nous arrivions tout joyeux de pouvoir prendre nos ébats sur le sol de cette île qui nous souriait ; mais une désillusion cruelle nous guettait au port ! L'abominable pavillon jaune de la santé nous mit tout simplement en quarantaine, parce que nous venions du Mexique où habite la fièvre jaune. Quelle guigne ! Et on dit dans la chanson que les « Portugais sont toujours gais ». Erreur ! Il nous fallut rester à bord et personne ne put y monter. Nous étions entourés d'embarcations, mais on ne pouvait que dialoguer. Le consul de France dut palabrer avec le commandant du fond de son canot et recevoir ses demandes pour assurer le ravitaillement de son vaisseau. Notre consul, très ennuyé de cette réception si peu hospitalière, fut néanmoins fort gracieux, car, ayant vu une dame sur la galerie du commandant il lui envoya le soir un magnifique bouquet dont le charme nous accompagna jusqu'à Toulon. Enfin pendant deux jours nous fûmes soumis au supplice de Tantale. Le seul profit qu'on tira de cette escale ratée fut d'inonder le vaisseau de tous les produits alimentai-

res que réclamaient ses garde-manger. Une nuée d'embarcations nous entouraient et constituaient un marché flottant des plus pittoresques, des plus bruyants où les insulaires vendaient aux passagers toutes sortes de denrées. Ces échanges se faisaient au moyen de paniers hissés avec des cordes et des ficelles amenant la marchandise et ramenant la monnaie que ces bons Fayalais recevaient avec précaution du bout des doigts, se signant avec onction pour conjurer les microbes du vomito redouté. Du reste, la police veillait sévèrement sur toutes les relations entre indigènes et pestiférés. On ne peut imaginer ce qui s'engouffra dans les flancs du vaisseau et dans l'estomac des passagers, surtout en bananes, oranges et citrons. En outre le commissariat du bord embarqua des troupeaux de bœufs et de moutons, des milliers d'oranges et de citrons antiscorbutiques, des montagnes de salades et de légumes. Aussi, le résultat bienfaisant de ce ravitaillement fut la disparition complète du scorbut.

Le 17 avril, nous reprenions la mer et trois jours après apparut à nos yeux charmés, la vieille terre d'Europe, sous les espèces du cap Saint-Vincent. Le lendemain le *Castiglione* contournait la sinistre silhouette du cap de Trafalgar ; nous naviguions dans les eaux de sombre mémoire, lugubre suaire qui, sous nos pieds, recouvrait les squelettes mutilés des vaisseaux français de l'infortuné Villeneuve.

A midi le *Castiglione* donnait dans le détroit de Gibraltar et passait dans la soirée devant le repaire des Anglais, dont le rocher fit bientôt un sombre repoussoir aux horizons de feu d'un merveilleux coucher de soleil dans l'Océan. Le lendemain, nous défilâmes devant la terre d'Espagne qui, sur les eaux bleues et dans le cadre de la Sierra Nevada, compose le riant panorama de la côte d'azur espagnole.

Deux jours après, en nous éloignant des Baléares, nous entrions presque dans les eaux françaises. Il nous semblait déjà percevoir les effluves de la terre natale abandonnée depuis si longtemps. L'émotion était grande à bord. Comment peut-il exister des êtres humains qui repoussent l'idée de Patrie ?

Le 25 avril, apparurent enfin, trouant les brumes marines, les blancs îlots de Marseille et les sombres îles d'Hyères. Toulon était devant nous. Ce fut à bord, dans le clan des passagers, un branle-bas général. La mer était d'huile, comme dit le poétique Marseillais; aussi l'équipage s'agitait pour préparer le débarquement du matériel; quant aux colis vivants, les éléphants, ils groupaient tous leurs menus bagages et disposaient coquettement leur personne pour se présenter dignement devant les compatriotes, toujours curieux de contempler ces revenants du bout du monde. En ce qui me concernait, ma personne était plus difficile à montrer en raison de ses détériorations faciales. Cependant l'habile Esculape du vaisseau m'avait assez bien retapé, et les quelques bandes de taffetas qui se croisaient encore sur mon menton me permettaient même de passer pour une glorieuse victime des combats!

Enfin, le *Castiglione* faisait son entrée dans la rade de Toulon et allait s'amarrer à un quai de l'arsenal où le débarquement du 7<sup>e</sup> de ligne se fit aussitôt et rapidement. Je fis ensuite mettre à terre les chevaux dont j'avais la charge et les envoyai dans une caserne de la place.

Ces grosses opérations terminées, ayant fait nos adieux aux officiers du vaisseau et tout particulièrement au commandant Allemand, auquel Mme Blanchot témoigna toute sa gratitude pour les prévenances et les attentions gracieuses dont elle avait été l'objet pendant son long séjour à bord, nous quittâmes le *Castiglione* pour aller établir nos pénates provisoires à l'hôtel de La Croix de Malte, sur la riante et délicieuse place aux Foins, qui était jadis le centre du mouvement select et des attractions mondaines de la grande ville de guerre de la marine française.

Pour moi, finissait la campagne du Mexique, le 25 avril 1867 commencée le 25 août 1862.

Colonel Ch. BLANCHOT.

## CHAPITRE XXIII

### ARRIVÉE EN FRANCE

Séjour à Toulon. — Arrivée du *Souverain*. — Entrevue avec le maréchal Bazaine. — Correspondance officielle. — Incidents des honneurs officiels. — Mentalité du Maréchal. — Licenciement de sa maison militaire. — Je reste seul. — Débarquement du maréchal Bazaine. — Visite au préfet maritime. — Promenade dans Toulon. — Dispositions d'esprit du Maréchal. — Mise en route de la famille. — Mon départ pour Loches — Installation au foyer familial. — Incident de mon changement de situation. — Nomination à l'État-major de la division de voltigeurs de la garde impériale. — Une décoration de Belgique.

En débarquant sur la terre de France, je reprenais la vie normale et réglementaire de tout militaire français dont les obligations s'accusaient aussitôt par le devoir de me rendre à l'intendance pour faire régulariser ma situation et me maintenir à Toulon en y attendant l'arrivée de mon chef, le maréchal Bazaine. J'allai me présenter au Préfet maritime et lui faire part de mon séjour provisoire dans la place. Je le priai de me faire prévenir, aussitôt que le *Souverain* serait signalé, et dont il n'avait pas, du reste, la moindre nouvelle, ce qui prouvait, tout au moins, que le vaisseau n'était pas encore passé à Gibraltar.

Dès lors, il ne me restait plus qu'à attendre patiemment, ce que je fis consciencieusement durant les premiers jours que je consacrai à visiter, ou plutôt à faire visiter à ma femme, les curiosités militaires et navales de l'arsenal, du port et de la rade, celles plus mondaines de la ville, les environs pittoresques et les panoramas grandioses de l'amphithéâtre merveilleux des monts de l'Esterel. Mais la patience

est une denrée mentale qui se consomme généralement assez vite, et bientôt je trouvai le temps long.

Enfin, le 6 mai dans la soirée, je reçus l'avis que le *Souverain* était signalé et qu'aussitôt mouillé, le préfet maritime mettait un canot à ma disposition pour me conduire à bord. Je me mis en tenue et me tins prêt, mais ce ne fut qu'assez tard que je pus me mettre en route. Le *Souverain* avait mouillé en grande rade et je n'arrivai qu'à la nuit. Je trouvai le Maréchal dans son salon avec les officiers d'ordonnance qui l'avaient accompagné. L'entrevue fut des plus cordiales et des plus affectueuses. Je demandai à saluer la Maréchale qui me fit un fort gracieux accueil. La malheureuse femme semblait heureuse d'arriver au terme d'un voyage qui avait été, lui aussi, fort pénible. J'eus le regret de ne pas trouver mon vénérable ami le commandant Willette. Il avait quitté le *Souverain* quelques moments avant mon arrivée et dans des circonstances douloureuses. Un télégramme l'attendait, l'appelant à Paris au chevet de sa mère mourante; il avait sauté dans une embarcation pour descendre à terre et prendre le premier train. Je restais ainsi le seul aide de camp pour faire le service.

Aussitôt que le *Souverain* avait été signalé, le service des postes avait envoyé au point où le vaisseau devait mouiller, pour remettre au maréchal Bazaine, un gros et important courrier qui l'attendait. Quand j'arrivai, Son Excellence avait déjà pris connaissance de plusieurs lettres de l'Empereur et du ministre de la Guerre. Je n'ai pas su exactement ce que contenaient les premières, mais je pus en deviner le sens. Quant à celles du ministre, il y en avait une à laquelle j'ai déjà fait allusion et qui était revenue du Mexique par le paquebot que nous avons rencontré au sortir de Vera-Cruz. Cette lettre expliquait l'air de résignation calme et sereine que je constatai chez le Maréchal. Elle avait, en effet, été écrite par le maréchal Niel le 13 février, et répondait à la remarquable protestation que le maréchal Bazaine lui avait adressée au sujet des accusations Castelnau.

Conçue dans les termes les plus sympathiques, elle donnait une satisfaction morale susceptible de faire échec aux déceptions qui attendaient le maréchal Bazaine à son retour. Ces déceptions venaient de se produire, quand j'arrivai auprès de lui.

En effet, aussitôt que le *Souverain* eut mouillé, le Préfet maritime de Toulon montait à bord pour saluer le Maréchal et lui faire connaître que, d'après les ordres du gouvernement, *il ne lui serait pas rendu d'honneurs exceptionnels*. Cette mesure semblait pouvoir être interprétée comme un symptôme de disgrâce. Mais, outre la lettre palliative du maréchal Niel, le maréchal Bazaine venait de recevoir communication d'une autre lettre, écrite en même temps que celle de son ministre, et qu'il est intéressant de connaître, car elle confirmait, en les accentuant, les sentiments de celle du ministre. Cette correspondance émanait du général Colson, chef du cabinet du maréchal Niel, et était adressée au colonel Boyer, chef du cabinet du maréchal Bazaine. Elle était une réponse à une lettre de protestation que cet officier lui avait écrite au sujet de l'affaire Castelnau et qui, ainsi que j'ai connu l'homme, ne devait pas être à l'eau de guimauve. La réponse du général Colson était brève mais caractéristique; et, si on la rapproche de la déclaration faite au maréchal Bazaine par le Préfet maritime de Toulon, on peut, on doit même se demander ce que signifiaient ces contradictions. Il y avait là un imbroglio fâcheux dont on ne connaîtra, sans doute, jamais l'explication véritable, sinon la justification.

En effet, voici ce qu'écrivait le général Colson au colonel Boyer :

« Le maréchal Niel écrit par ce courrier à M. le maréchal Bazaine une bonne lettre. Elle a été mise sous les yeux de l'Empereur qui l'a fort approuvée. J'espère qu'elle cicatrisera la blessure du Maréchal et que l'accueil qui lui sera fait à son retour en France complètera la guérison. Il est bien temps que l'on en finisse avec cette malheureuse question du Mexique; le plus tôt sera le mieux.

« Que de guignon, que de fatalités se sont attachés à cette grande mais bien difficile entreprise ! Je serai bien heureux de vous revoir et de causer des tristes détails qui vous ont si fort irrité... »

Cette dernière phrase vise évidemment les intrigues Castelnau, les calomnies de Douay, les agissements Eloin et Fischer.

D'ailleurs, il ressort absolument de cette correspondance officielle que les sentiments de Napoléon III à l'égard du Maréchal étaient alors sympathiques, puisqu'on lui écrivait, avec l'approbation du Souverain, que la réception qui lui serait faite à son retour achèverait la cicatrisation de ses blessures morales. Comment donc expliquer le changement qui s'est produit depuis le 13 février, en deux mois ? Le retour du général Castelnau, puis du général Douay dut être un des facteurs de ce revirement dans les dispositions de l'Empereur. Ou bien, peut-être, le Souverain n'a-t-il été inspiré que par un sentiment de haute et prudente politique en voulant éviter de heurter trop brusquement l'opinion publique, généralement mal disposée à l'égard de l'entreprise mexicaine qui finissait d'une façon si peu conforme aux espérances. Et alors il a voulu écarter toute mise en scène trop honorifique de la réception officielle en France de l'homme qui portait, dans l'esprit de beaucoup de gens, la lourde responsabilité des événements marquant le dénouement de l'expédition du Mexique ? D'après ces considérations, on peut admettre que Napoléon III eut raison ; mais le fait n'en était pas moins regrettable, parce qu'il était injuste et immérité, surtout parce que les esprits malveillants en ont dénaturé et augmenté la portée.

C'est dans ces dispositions d'esprit que se trouvait le Maréchal lorsque je le rejoignis à bord de son vaisseau. Il appela à lui les officiers de sa maison qui l'avaient accompagné pendant la traversée, et leur exposa la situation qui lui était faite à sa rentrée en France. N'ayant, pour le moment, aucun commandement ni mission particulière, il ne pouvait conserver entière sa maison militaire et remettait ses

officiers d'ordonnance à la disposition de leurs corps respectifs. Puis, avec une émotion débordante, il remercia, dans les termes les plus affectueux et les plus flatteurs, les officiers qui, depuis plusieurs années, le servaient avec un dévouement sans bornes, s'associant avec une sollicitude de tous les instants à ses peines comme à ses joies. « Je débarquerai, dit-il, demain matin, sans pompes ni cérémonial ; le capitaine Blanchot seul m'accompagnera. » Puis, se tournant vers moi : « Mon cher Blanchot, vous serez ici à neuf heures, en tenue du jour et vous m'accompagnerez pour rendre visite au Préfet maritime ; puis, nous nous mettrons en bourgeois et nous flânerons (*sic*) dans la ville de Toulon. Après mon départ avec la Maréchale, vous pourrez vous rendre auprès de votre mère et jouir tranquillement du congé de trois mois que vous avez demandé et auquel vous avez droit. Quand j'aurai besoin de vous, vous viendrez à Paris où je compte rester et où je prévois que je n'aurai rien à faire. Du reste, vous m'écrirez de temps en temps. »

Après cette entrevue, plutôt pénible et douloureuse, car je n'avais jamais vu mon vénéré chef aussi profondément ému, je quittai le Maréchal, embrassai mes camarades qui allaient se disperser dès le lendemain matin, et je revins à terre, le cœur gros de voir se dissoudre ainsi une association d'affections, de dévouement, de confraternité qui durait depuis si longtemps et avait, inébranlable et sans nuages, pu traverser tant d'événements de toute nature, le plus souvent graves ou périlleux.

Le lendemain, à neuf heures, je montais à bord du *Souverain*. La Maréchale et son fils étaient déjà descendus à terre. Quant au Maréchal, il était prêt à monter dans une baleinière du Préfet maritime, bien armée et commandée par un lieutenant de vaisseau. Nous embarquâmes aussitôt, pendant que le vaisseau saluait de onze coups de canon le Maréchal de France qui quittait son bord. Après quelques minutes d'une traversée rapide, nous accostions au débarcadère de la préfecture maritime où attendait un aide de camp de

l'amiral. Le Maréchal fit sa visite et, la cérémonie faite, nous montâmes en voiture pour gagner l'hôtel où la Maréchale était installée.

La population toulonnaise, toujours chauvine, sachant que le maréchal Bazaine débarquait, était accourue aux abords de l'arsenal. Elle prodigua, sur son passage, les témoignages d'une curiosité bienveillante et d'une respectueuse sympathie. L'abominable légende n'avait pas encore envahi l'esprit simplex et généreux du peuple !

Après le déjeuner, je rejoignais le Maréchal. Déguisés en bons bourgeois, nous partions, tous les deux, d'un pas alerte, à la reconnaissance d'une ville française. Nous avions l'air de deux échappés d'une oubliette, lui surtout. Cet homme, naturellement simple d'allures, gauchement accoutré du reste dans un complet chocolat, acheté sans doute à la Havane, ne représentait pas du tout le haut personnage qu'il venait d'être pendant cinq années et dont le nom était connu déjà dans le monde entier. Sur ce sol français, au milieu des braves gens qu'il croisait et qui ne pouvaient soupçonner un si gros bonnet dans son feutre mou, il se sentait heureux et se croyait sortir d'un rêve. Le bonheur de se retrouver en France chassait de son esprit toutes autres préoccupations.

Après avoir été visiter nos chevaux et assuré leur voyage en chemin de fer, nous parcourûmes toute la ville et je le ramenai à son hôtel, ravi de sa longue et vagabonde promenade.

Moi aussi, j'étais ravi, car le Maréchal, abandonné à lui-même, avec moi qu'il connaissait depuis bien longtemps, était redevenu l'homme d'autrefois et me traitait avec la plus paternelle bienveillance, me confiant ses impressions privées et me chargeant des plus affables messages pour ma mère qui, depuis la mort de mon père, restait seule des deux amis de 25 ans qu'étaient pour lui mes parents.

Ce qui me frappa surtout et m'impressionna dans ces épanchements de sentiments, c'est la persistance étrange

avec laquelle il se plaisait, à propos des choses les plus banales qu'il revoyait, à reporter sa pensée cinq années en arrière, à l'époque où, dans ce même port, nous nous embarquions tout joyeux pour le Mexique. Il paraissait regretter sa joie d'autrefois et trouver plus légères les épaulettes de général de division qu'il portait alors, que le bâton de maréchal de France. Avait-il déjà une prescience de l'avenir ?

Quoi qu'il en soit, si cette promenade fantaisiste mais démesurément longue, était pour moi fort intéressante, elle ne cessa de m'intriguer, car il me semblait que rien ne la nécessitait. Cependant, je parvins à découvrir qu'elle avait pour but, fort logique du reste, de soustraire le Maréchal aux visites plus ou moins importunes et aux interview plus ou moins discrètes dont il aurait assurément été l'objet, s'il était resté à son hôtel ou à portée des curieux. Et la manœuvre réussit parfaitement.

Le lendemain, dans la matinée, je fis porter à la gare mes nombreux bagages, préparer les wagons nécessaires au transport de nos chevaux et, à midi, devant le train rapide de Paris, je saluai le départ du maréchal Bazaine et de sa famille. Quelques heures après, je mettais ses chevaux en route dans un train de moindre vitesse et enfin, dans la soirée, je m'embarquais moi-même avec ma smalah et mes chevaux à destination de Loches (Indre-et-Loire), où se trouvait alors mon foyer familial. *Sic finis coronat opus mexicanum !*

Je fus heureux de revenir à ce foyer depuis si longtemps déserté ; mais je n'éprouvai qu'une joie voilée d'une sombre tristesse, car si j'y retrouvais ma mère dans une retraite confortable et pleine de vieux souvenirs, je la revoyais solitaire. Le chef de la famille manquait et sa place abandonnée me parut bien grande. Enfin, le bonheur de ma mère de recevoir son fils et, en plus, une belle-fille et un petit-fils, dissipa mes cruels regrets, et une vie douce, calme et affectueuse commença de suivre, moralement et matériellement,

un cours tranquille que je n'avais pas connu depuis bien des années.

Les premières journées furent cependant laborieusement employées à cimenter les nouvelles et précieuses relations que me procurait la situation sympathique de ma mère dans ce pays nouveau pour moi, et à subir les innombrables et tenaces interview de tous les indigènes lettrés de la société lochoise. Ils étaient nombreux dans cette vieille cité de nos anciens rois, dont les merveilleux et innombrables souvenirs matériels éveillent et passionnent les esprits des heureux qui vivent dans ce sanctuaire de notre histoire française. Ces premiers coups de feu supportés en conscience, je commençai à préparer et à mettre en ordre les souvenirs, les documents, les notes, relatifs aux événements que j'avais vécus depuis mon départ de France; matériaux précieux pour moi et qui devaient, quarante ans plus tard, alors que je serais rentré dans la vie indépendante de la retraite, me permettre d'écrire les pages que je vais clore, pour un moment, afin de les livrer, je l'espère du moins, à la curiosité, à l'intérêt peut-être, de la génération d'hommes éclairés qui suit la mienne.

Je vivais donc ainsi, le corps et l'esprit bien tranquilles et dégagés des choses de ce monde, lorsqu'un léger incident vint, non pas troubler si peu que ce fût, cette douce existence, mais m'imposer, pour un instant, quelques préoccupations distrayantes de ma béatitude indifférente à tout.

En un matin du joli mois de mai, le 21 je crois, m'arriva une communication officielle émanant du ministre de la Guerre et me faisant connaître que, M. le maréchal Bazaine m'ayant remis à sa disposition, j'étais nommé à un emploi de mon grade à l'état-major général du 6<sup>e</sup> corps d'armée à Toulouse et que je devais rejoindre, sur-le-champ, mon nouveau poste. J'avoue que je trouvai la nouvelle de fort mauvais goût; non pas que je regrettasse ma position d'aide de camp auprès d'un si grand personnage qu'était le maréchal Bazaine, car il n'avait ni commandement ni emploi, ce qui eût rendu mon service insignifiant et dépourvu d'intérêt,

militaire proprement dit. Au contraire. Si je n'avais pas voulu demander à quitter le Maréchal, alors qu'il était, non pas précisément en disgrâce, mais dans une position quelque peu effacée, j'étais enchanté de ne pas rester dans cette maison militaire où l'influence de la Maréchale et de sa coterie allait tout dominer et où j'aurais une situation difficile, n'ayant jamais été *persona grata* de la jolie Maréchale. Dans cette affaire, c'était ma désignation pour Toulouse qui m'était désagréable. Le Midi de la France était trop loin de Paris. Aussi je résolus aussitôt d'éviter ce bolide qui menaçait ma tête. J'avais, du reste, du temps devant moi, bien qu'on me prescrivit de m'y rendre sur-le-champ, ce à quoi s'opposait le congé dont j'étais détenteur.

D'ailleurs, je fus fort peu satisfait de la façon dont le maréchal Bazaine m'avait remis à la disposition du ministre, sans me prévenir, et je lui en conservai un certain ressentiment, bien que je fusse convaincu qu'il y avait là une intrigue sourde de la Maréchale qui avait profité de mon éloignement pour obtenir de son époux, trop complaisant, une mesure qui ne lui était pas personnelle et était contraire à nos derniers entretiens de Toulon. Si j'insiste sur cet incident personnel, c'est afin de bien établir que, si j'ai passé pour un défenseur systématique, et cela à tort, ce n'est pas, en tout cas, que j'aie jamais été inspiré par un sentiment de reconnaissance.

J'écrivis aussitôt au Maréchal une lettre pleine de déférence, où je lui exprimais mon regret, non pas de la mesure en elle-même, mais bien de ce qu'il ne m'avait pas fait prévenir qu'elle allait être prise, afin que je pusse faire des démarches pour éviter d'être envoyé à l'extrémité de la France. Je ne cachai pas que le dévouement sans bornes et parfois dangereux pour moi, que j'avais consacré non seulement à mon chef élevé, mais encore à sa personne même, ne pouvait me laisser prévoir que je serais ainsi, sans avis préalable, l'objet d'une mesure si contraire aux instructions de service qu'il m'avait données à son départ de Toulon.

Le Maréchal n'eut pas le courage de répondre lui-même. Il chargea de ce soin M. le colonel Boyer, qui, du reste, n'avait plus aucune qualité officielle pour le faire, car il ne pouvait plus parler au nom du Maréchal comme chef d'un cabinet qui n'existait plus. Cet officier le fit, du reste, dans une lettre alambiquée, d'une habileté maladroite, qui ne répondait pas à ma démarche auprès du Maréchal, et restait à côté de la question en se livrant à des considérations latérales et inexactes. En tout cas, elle ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. Je vis parfaitement que le Maréchal n'était pas l'auteur de la mesure qui me concernait mais l'avait plutôt subie, et qu'elle était inspirée par la Maréchale, de concert avec le colonel Boyer qui, lui, visait à la place de premier aide de camp, mon ami Willette devenant le deuxième, combinaison qui nécessitait mon départ. Cette raison était fort naturelle. Cet officier, pour des considérations qui lui étaient personnelles, devait préférer me désintéresser des affaires mexicaines, et pour cause. Enfin, ma position auprès du Maréchal était convoitée depuis Mexico par un officier, brillant et mondain, qui était *persona grata* pour la Maréchale, et dont le père était grand personnage à la cour. Tout cela produisait autour de M<sup>me</sup> Bazaine un imbroglio dont j'étais enchanté de m'éloigner.

Au surplus, je me flattais d'avoir eu du flair en prenant le congé de trois mois auquel j'avais droit, bien que le Maréchal m'eût dit, à Toulon, que je pourrais m'en dispenser; car je n'aurais pas, pour le moment, beaucoup de travail à faire pour lui et je pourrais rester le plus souvent auprès de ma mère et venir tous les huit jours voir ce qui se passerait auprès de lui. C'est cela qui déplaisait à la Maréchale !

Malgré que j'eusse du temps devant moi, je partis aussitôt pour Paris afin d'intriguer moi aussi et de parer le coup de Toulouse.

Ma première visite, qui, du reste, devait me dispenser de toute autre, fut pour mon ancien chef de la campagne d'Italie, le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, com-

mandant toujours la Garde impériale. Je me présentai d'abord à son chef de cabinet, le colonel Robinet. C'était le matin, à l'issue du rapport. Je fus reçu avec la plus parfaite cordialité et, après m'avoir fait causer du Mexique et de ma situation présente, le colonel alla demander au Maréchal s'il voulait me recevoir : « Blanchot ? mais certainement, répondit le grand chef, je veux le voir de suite. » Mon vieux maréchal me reçut, les mains tendues vers moi, avec une sympathie qui m'émut. Il eut la bonté de me dire qu'il m'avait suivi avec intérêt au milieu des péripéties de notre longue et dure campagne, et il me félicita, de la façon la plus flatteuse, pour mes succès. Puis il me demanda ce que j'allais faire ! C'était le moment de donner l'assaut, je n'y manquai pas : « Mon plus grand désir, Monsieur le Maréchal, serait de servir encore sous les ordres de Votre Excellence, dans cette Garde Impériale où j'ai fait, auprès de votre personne, mes premières armes. » Le coup fit mouche. Mon bon vieux chef, en souriant, m'assura qu'il ne demandait pas mieux que de m'accorder cette faveur et qu'il me proposerait à l'Empereur pour rentrer dans la Garde. Je remerciai avec effusion; puis ayant demandé quand je pourrais saluer la maréchale Regnault : « Mais tout à l'heure, répliqua-t-il, restez à déjeuner; elle sera enchantée de pouvoir ainsi causer longtemps avec vous. » J'acceptai naturellement avec une satisfaction marquée et retournai au cabinet du colonel Robinet avant de me retirer pour attendre l'heure du déjeuner. J'y étais à peine que la sonnette du Maréchal appela le colonel. Celui-ci revint un instant après et me tint ce simple langage que je trouvai plein d'éloquence : « Eh bien ! vous avez de la chance ! Le Maréchal vient de me donner l'ordre de vous porter son premier candidat à un emploi dans un état-major de la Garde. Quelle veine ! Songez donc : il y a des vieux capitaines, chaudement appuyés, qui attendent depuis longtemps, et vous allez, sans doute, passer avant eux ! » Décidément la chance soufflait à pleins poumons dans mes voiles !

Un déjeuner, sélect et satisfaisant à tous égards, compléta merveilleusement cette souriante matinée. La comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély, une vraie grande dame, me fit le plus gracieux accueil et s'amusa longtemps à me faire conter toutes sortes d'histoires, d'anecdotes sur les faits et les gens. Je sortis de cet intérieur, bon, affable et hospitalier, emportant une forte provision de réconfort et d'espérance.

Je n'avais plus rien à faire à Paris et je revins au sein de la famille, reprendre la vie douce et facile du soldat au repos, plein de confiance dans la parole du vieux Maréchal.

J'avais bien raison. Le 15 août suivant, à l'occasion de la Fête nationale de l'Empereur, je fus nommé à l'Etat-major de la division des Voltigeurs de la Garde impériale. C'était une immense faveur qui comblait tous mes vœux du moment, et parait le coup de Toulouse !

Du reste, tout alors semblait me sourire, car il m'arrivait, d'autre part, une satisfaction honorifique absolument précieuse pour moi. En effet, par la voie du ministre de Belgique à Paris, je recevais du Roi des Belges une lettre m'informant qu'en attention des services que, comme sous-secrétaire d'Etat de la Guerre de l'Empereur Maximilien, j'avais rendu à la légion belge, Sa Majesté me conférait la croix d'officier de l'ordre de Léopold. Cette distinction, inattendue et encore moins sollicitée, me causa un plaisir extrême et je m'empressai d'adresser au Roi, le frère de la malheureuse impératrice Charlotte, un chaud témoignage de reconnaissance.

Quelques semaines plus tard, attiré à Paris par l'Exposition Universelle, le Roi des Belges s'y trouvant, je sollicitai de Sa Majesté une audience de déférence et de remerciements. Et, dans cet ordre d'idées, il m'arriva alors un incident personnel assez bizarre. A l'occasion de cette manifestation internationale, l'Empereur d'Autriche était également l'hôte de Napoléon III. Un sentiment de convenance bien naturel de ma part, puisque j'avais servi directement son frère Maximilien, m'inspira la pensée de demander à lui être présenté.

Je m'adressai dans ce but à un officier d'ordonnance de l'Empereur des Français, attaché à la personne du Souverain autrichien. Cet officier considéra que j'avais raison de tenter cette démarche de haute déférence à laquelle François-Joseph serait certainement sensible, et il ajouta malencontreusement que Sa Majesté me conférerait assurément une croix autrichienne. Cette conséquence probable de ma visite ainsi escomptée d'avance me produisit l'effet d'une douche d'eau glacée. Je compris, en effet, qu'on pourrait penser que la faveur d'une décoration serait l'unique considération ayant déterminé de ma part une démarche qui n'était pourtant que respectueuse et sympathique. Dans ces conditions, qui me déplaisaient fort, bien que j'eusse été très fier de porter une croix d'Autriche qui ne provint pas d'une intrigue quelconque, je déclarai à mon camarade de la cour que si on pouvait interpréter ainsi ma démarche, j'y renonçais absolument et je me retirai.

Du reste, on semblait un peu partout, en France, surtout dans les sphères gouvernementales, disposé à dégager les esprits de la pensée, du souvenir même, de l'entreprise mexicaine, à faire le vide autour de cette affaire qui n'avait abouti à la satisfaction de personne, d'autant que les rares échos qui arrivaient du Mexique n'étaient pas précisément rassurants ni de nature à calmer l'opinion.